Zeitschrift: L'Architecture suisse : revue bi-mensuelle d'architecture, d'art, d'art appliqué et de construction

Herausgeber: Fédération des architectes suisses

Band: 2 (1913)

Heft: 12: 6

Artikel: A propos de restaurations [suite]

Autor: Martin, Camille

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-889849

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

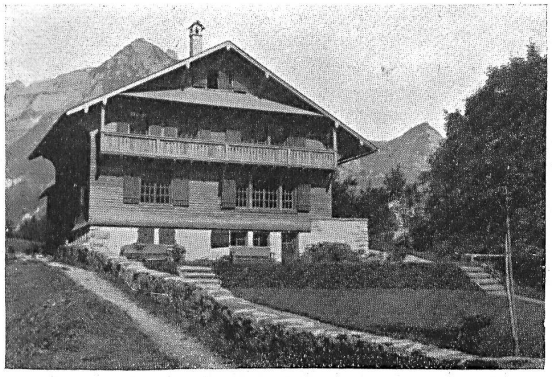
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



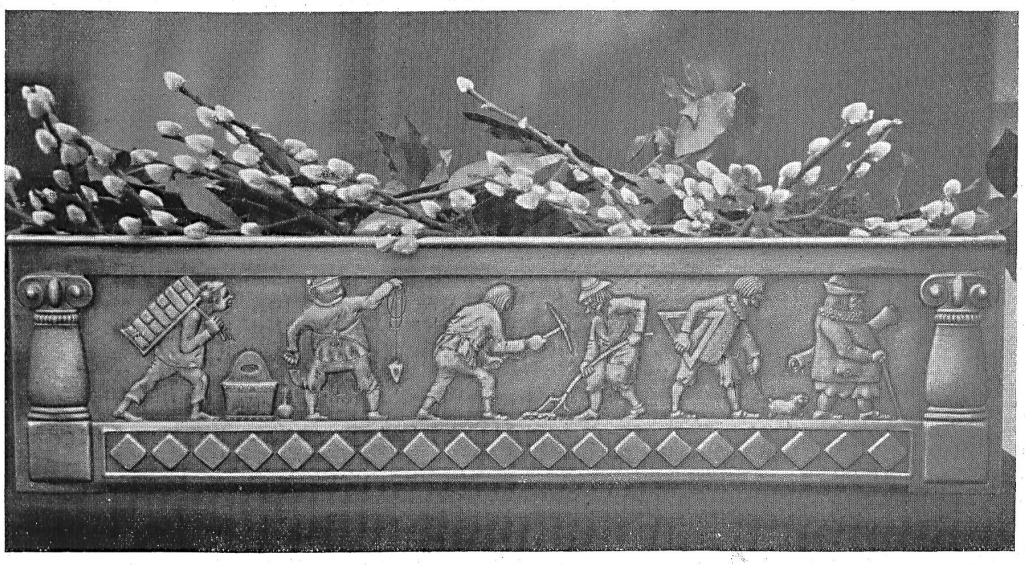
Bergmättli — Deux chalets à Engelberg La Roche, architecte, Bâle — Stapfmättli

A propos de restaurations.

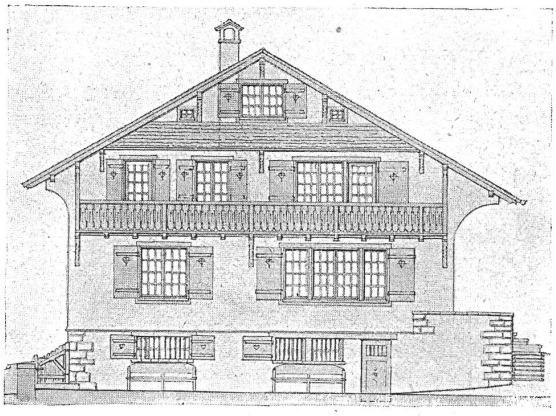
(Suite.)

Il serait facile de multiplier les exemples et d'interroger après celle de l'architecture, l'histoire du mobilier. Nous y retrouverions les mêmes tendances, car toutes ces voix du passé chantent à l'unisson. Les problèmes qui se posaient il y a plusieurs siècles sont identiques à ceux que nous avons à résoudre chaque jour. Autrefois comme aujourd'hui, les monuments devaient être transformés, réparés ou agrandis. Il fallait y percer de nouvelles portes, de nouvelles fenêtres; il fallait en renouveler le vêtement, y ajouter des annexes. Tous ces travaux ont été exécutés sans préoccupation spéciale, dans le même esprit que s'il s'agissait d'un bâtiment quelconque. Les ouvriers qui travaillèrent à Saint Pierre de Genève du XIIe au XIXe siècle ont reconstruit ou modifié l'édifice en adoptant chacun les procédés d'art en usage à leur époque. Jamais l'idée ne leur est venue de voir dans une cathédrale un bloc intangible qu'on devait traiter avec des égards particuliers. Toutes les fois qu'ils ont dû y porter la main, ils n'ont pas revêtu un masque, ils sont restés eux-mêmes. Ils n'ont pas été respectueux, comme nous l'entendons, mais ils ont été sincères.

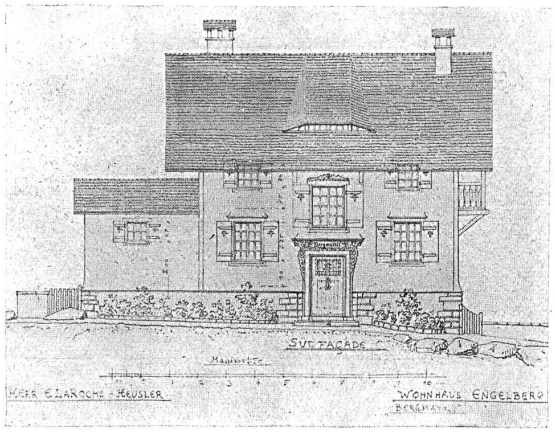
Au temps où l'architecture était un art fait de logique et de bon sens, on cherchait avant tout à répondre aux besoins du temps présent. On était, pour employer le langage d'aujourd'hui, utilitaire. Lorsqu'une transformation était nécessaire, dans un édifice, on l'opérait, sans se laisser apitoyer par un vague sentimentalisme. On perçait une porte, on démolissait une tour chancelante, on reconstruisait une partie d'église qui menaçait ruine. On exécutait ces travaux selon les usages admis



Jardinière en fer repoussé — Dessinée et exécutée par Alb. Riggenbach, Bâle

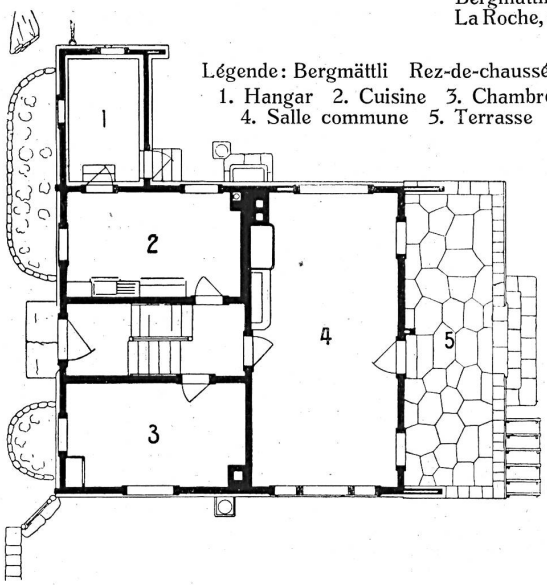


Façade est



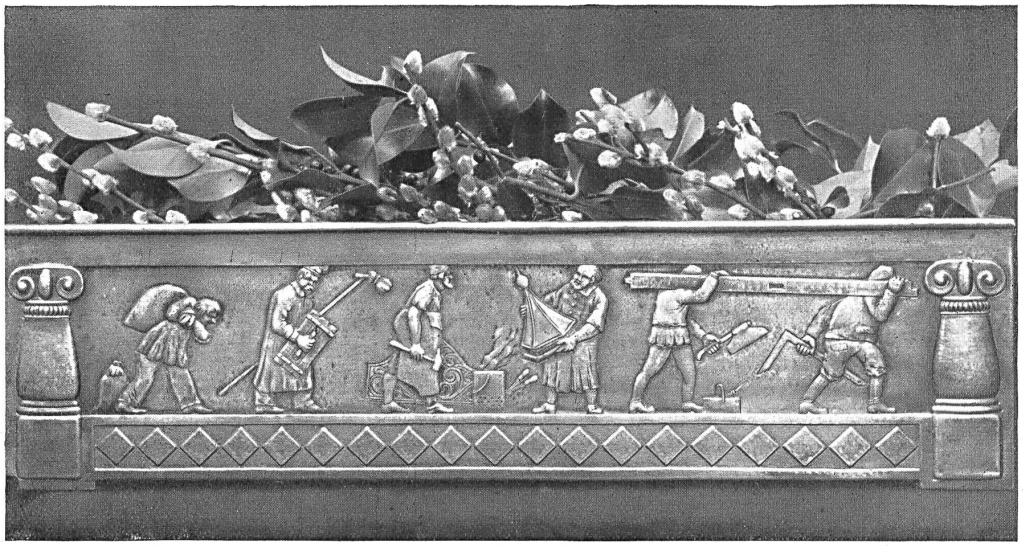
Façade sud

Bergmättli à Engelberg
La Roche, architecte, Bâle



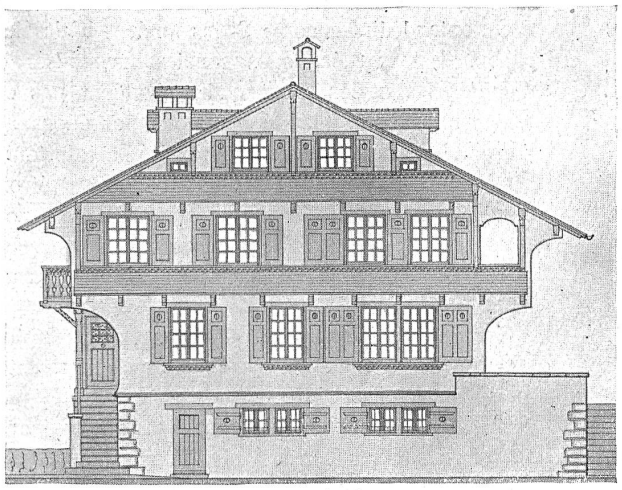
Légende: Bergmättli Rez-de-chaussée
1. Hangar 2. Cuisine 3. Chambre
4. Salle commune 5. Terrasse

à l'époque où se faisait la transformation, dans un esprit alors moderne et non archaïque. C'est là une première distinction à établir entre ces procédés et ceux de notre temps. En outre, et c'est là un second point à signaler, ces modifications et ces adjonctions avaient le plus souvent — il y a sans doute quelques exceptions — un résultat satisfaisant. Elles ne compromettaient pas l'aspect de l'ensemble. Sans être esclaves du dogme de l'unité de style, les maîtres d'autrefois savaient imposer à leurs créations une discipline plus large, une discipline de beauté. Pour eux, l'art ne consistait pas à respecter, à conserver, à reconstituer de vieux bâtiments, mais bien à faire les choses qui devaient être faits en les rendant aussi belles que cela était possible. A leurs yeux, l'édifice ancien ou moderne

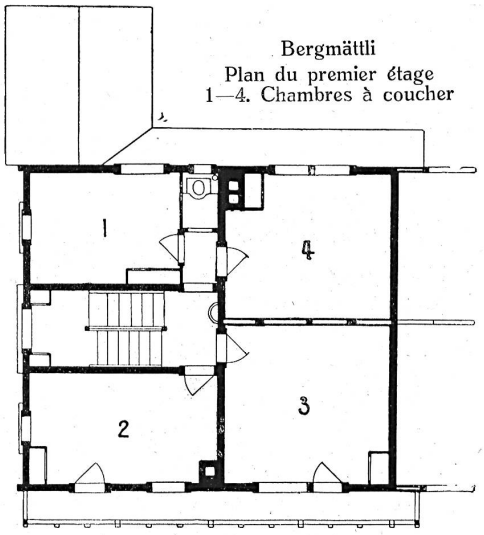


Jardinière en fer repoussé

Dessinée et exécutée par Alb. Riggenbach, Bâle

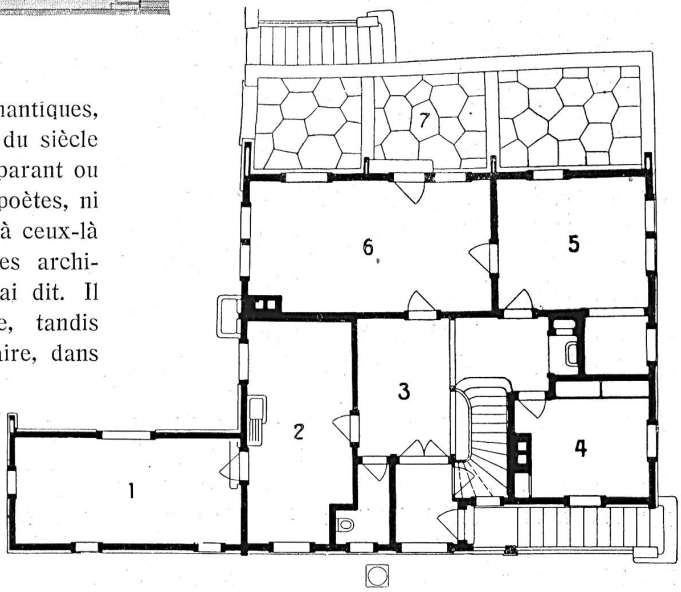


Stapfmättli



Bergmättli
Plan du premier étage
1—4. Chambres à coucher

n'était pas un décor, comme pour les romantiques, ni un document comme pour les savants du siècle passé. C'était un bâtiment utile. En le réparant ou en le modifiant, ils ne songeaient ni aux poètes, ni aux historiens, ni aux archéologues, mais à ceux-là seuls auxquels l'édifice était destiné. Les architectes d'autrefois étaient utilitaires, je l'ai dit. Il faut ajouter qu'alors le beau était utile, tandis qu'aujourd'hui il est superflu. Etre utilitaire, dans



Légende: Stapfmättli
Plan du rez-de-chaussée

1. Hangar
2. Cuisine
3. Vestibule
4. Service
5. Salon
6. Salle à manger

Jardinière en fer repoussé — Dessinée et exécutée par Alb. Riggenbach, Bâle

Eglise de Castagnola Dessin de Weber, arch.

le sens le plus élevé du terme, c'est faire des choses utiles qui soient belles. Tel était le principe auquel obéissaient inconsciemment les hommes d'autrefois, telle était la seule règle qui dirigeait jadis ce qu'on appelle aujourd'hui la restauration des monuments.

Après avoir examiné l'attitude observée par les hommes du passé à l'égard des monuments de l'art, il est impossible de ne pas se demander pourquoi les hommes du présent n'adoptent pas la même façon d'agir. Beaucoup de gens répondent à cette question en disant: Sans doute, ils avaient raison, nos pères; mais s'ils procédaient de telle sorte, c'est qu'ils le pouvaient. Chaque époque avait su créer un style plus ou moins original, elle avait trouvé un mode d'expression bien à elle. Elle l'employait en toute franchise parce qu'elle le croyait bon. Aujourd'hui nous n'avons plus de style; pour dire quelque chose en architecture, nous allons emprunter tour à tour la langue des Grecs, celle des Romains, des Italiens, des Français ou celle des Vieux-Suisses, si tant est qu'elle existe. Comment pourrions-nous donc traiter les vieux monuments avec sincérité? Puisque nous ne pouvons pas les marquer de notre empreinte, transformons les le moins possible; s'il est nécessaire de les modifier, inspirons-nous des exemples qu'ils nous donnent. A défaut d'autre franchise, ayons celle de notre impuissance.

On entend dire encore: Si les anciens bâtissaient chacun à leur idée, sans souci d'harmoniser ou d'unifier les styles, c'est qu'ils n'avaient pas encore acquis cette faculté que nous possédons aujourd'hui, d'admirer avec impartialité l'art de toutes les époques et de tous les pays. Ils étaient étroits d'esprit, orgueilleux, irrespectueux. Nous ne pouvons cependant pas oublier ce qui fait notre supériorité sur eux, nous ne pouvons adopter leurs défauts.

Ces deux opinions plus ou moins contradictoires aboutissent cependant à la même conclusion: l'attitude qu'ont observée nos prédécesseurs à l'égard des anciens monuments ne peut être la nôtre parce que nous sommes à la fois plus impuissants et plus respectueux que nos devanciers.

Pour ce qui est de notre incapacité à exprimer en architecture nos idées et nos aspirations actuelles, j'ai déjà eu l'occasion de montrer ici même (Architecture suisse, 1913, n°s 3, 4, 6, 7 et 8) que les éléments d'une architecture nouvelle existent et que l'occasion de les utiliser s'annonce prochaine. Mais encore une fois je tiens à dire que le seul moyen de hâter cette renaissance, c'est d'y croire. Ce n'est pas en abdiquant lâchement, au moment où les difficultés se présentent, que l'architecture reprendra, dans la société moderne, le rôle prépondérant qu'elle exerçait jadis. Quand nous restaurons un monument, soyons donc sincères, soyons vrais.

Est-ce dire que ce besoin de sincérité, de vérité, n'aura aucune limite et que les architectes seront autorisés à transformer, à démolir tous les édifices anciens si, en ce faisant, ils donnent essor à leur personnalité. Je ne le crois pas. Comme beaucoup de gens, je reconnais le droit à l'existence de cette notion nouvelle du respect dû aux œuvres de nos devanciers, j'admets que ce respect nous impose certaines obligations. Il exige tout d'abord, cela va sans dire, que nous ne transformions pas à la légère nos vieux édifices. Le progrès des sciences historiques nous a fait voir en eux des documents. Cette manière de voir est justifiée; nous devons chercher à conserver, aussi intactes que possible ces pièces de nos archives monumentales. Quand nous ne pouvons empêcher leur disparition, notre devoir est d'en conserver l'image, d'en transmettre le dessin à nos successeurs. C'est avec raison qu'aujourd'hui les archéologues accompagnent leurs travaux de plans, de photographies, de croquis innombrables. Ils témoignent ainsi aux vieux monuments les égards qui leur sont dus; ils travaillent pour la science, sans se mettre au travers de la vie.

Le respect nous commande aussi d'entretenir avec soin tous les monuments, d'y faire chaque année les réparations nécessaires, afin de rendre inutiles ces grands travaux qui en modifient complètement l'aspect. Le respect exige enfin que nous laissions aux vieux édifices leur apparence vénérable. Il faut leur passer certaines fantaisies. Les parements noircis, les moulures effritées ne sont pas une honte; ce qui est vieux doit avoir l'air vieux; pas n'est besoin de retrouver partout la correction parfaite, les surfaces lisses et propres des bâtiments modernes. Quels crimes n'a-t-on pas commis pour satisfaire un idéal de bonne façon et de propreté. Une vieille porte n'a pas besoin d'être aussi reluisante que la devanture d'un épicier! Laissons aux anciens monuments leur patine; laissons les mourir, s'il le faut, plutôt que de leur rendre une vie factice. Pas plus que les hommes qui les ont créées, les œuvres d'architecture ne sont immortelles. Elles doivent fatalement un jour disparaître. Sachons le reconnaître et ne cherchons pas à prolonger leur existence par des moyens artificiels.

Il y a cependant des cas où il faut absolument remplacer, modifier, ajouter quelque chose à un édifice ancien. Comment procéderons-nous si nous voulons agir à la fois avec sincérité et avec respect? Il est difficile de répondre à cette question d'une manière absolue. Chaque cas particulier demande à être traité pour lui-même. Avant de se faire une opinion, il est donc nécessaire d'étudier un certain nombre d'exemples précis.

Voici pour commencer un encadrement de fenêtre dont les moulures sont effritées. Le respect nous oblige-t-il à reproduire scrupuleusement le fragment dégradé auquel nous voulons substituer une forme neuve. Je ne le crois pas. Le respect nous demande de bien distinguer ce qui est vieux de ce qui est neuf, il veut que nos additions se reconnaissent comme telles. Sans doute, il ne sera pas toujours possible à l'architecte moderne d'affirmer sa personnalité dans le moindre détail. Si'l refait une partie de l'encadrement d'une fenêtre, il ne s'amusera pas en vérité à composer un nouveau corps de moulure, il suivra l'ancien modèle, mais il ne cherchera pas à imiter le travail de l'ouvrier d'autrefois. Il emploiera, s'il le faut, des matériaux différents, plus résistants, il agira en sorte que son intervention ne soit pas cachée, mais qu'elle soit visible aux yeux de tous, sans qu'il soit nécessaire de la rendre sensible au moyen de signes, de chiffres ou de hiéroglyphes quelconques.

Supposons maintenant que nous soyons obligés, pour des raisons pratiques très importantes, d'ouvrir une porte dans le mur d'une église qui date du XIIe siècle. Demanderons-nous à notre architecte, comme on n'aurait pas hésité à le faire il y a vingt ans, de composer une porte de style roman? Ou bien serons-nous pris de scrupule à l'idée de donner un caractère ancien à une création toute nouvelle? Nous voulons être sincères, c'est très bien. Encore faut-il savoir comment nous pouvons l'être, dans le cas particulier. Admettons que l'architecte attaché à l'église n'ait pas un style très personnel, qu'il soit absolument réfractaire aux tendances modernes. Il aimera sans doute beaucoup mieux reproduire le type de porte qui se trouve sur une autre façade. Si nous lui demandons d'étudier un projet qui soit bien adapté aux besoins et aux goûts des hommes du XXe siècle, il aura certainement de la peine à nous satisfaire. Le cas semble vraiment embarrassant. Il ne l'est qu'en apparence. Tout ce que les hommes d'aujourd'hui exigent d'une porte, c'est qu'elle soit assez haute et assez large pour y passer. Perçons donc la porte, surmontons-la d'un cintre ou d'un linteau droit, selon que l'une ou l'autre de ces formes conviendra mieux à l'architecture de la façade. Quant aux ornements et aux moulures, nous pouvons fort bien nous en passer. Ici notre sincérité consistera à ne pas faire ce que nous ne savons pas faire. Notre respect consistera à rester modestes à côté des œuvres plus riches de nos devanciers. Notre porte demeurera inaperçue; elle n'en sera pas moins utile, elle rompra d'autant moins l'équilibre de l'ensemble auquel nous étions accoutumés. Si nous avions eu à notre disposition un artiste plus personnel, nous l'aurions laissé libre de composer une porte à sa phantaisie. Nous ne lui aurions pas imposé l'emploi de certaines formes, de certains profils, de certains ornements. Nous ne lui aurions pas demandé de respecter l'unité des styles, mais simplement de mettre son œuvre en harmonie avec l'ensemble dans lequel elle devait trouver place.

L'une des tâches des plus fréquemment imposées aux architectes restaurateurs consiste à arrêter la dégradation d'un édifice construit en matériaux friables. Vous connaissez sans doute nombre de façades effritées dont les détails s'effacent chaque jour davantage, dont les corniches chancelantes menacent parfois même la sécurité des passants. Comment les traiterons-nous au jour où l'on nous demandera d'y porter la main? Dirons-nous simplement: ce qu'il y a de mieux, c'est de ne rien faire, au risque de voir l'entreprise confiée à des mains maladroites. Sous prétexte d'agir avec respect, nous manquerions de franchise et de courage. D'autre part, si nous envisageons bien en face les don-

nées du problème, de graves difficultés nous attendent. Il y a cependant moyen, semble-t-il, de les surmonter. Pour ne tromper personne, le monument restauré doit se montrer tel qu'il est. Il faut qu'il reste vieux ou qu'il soit entièrement remis à neuf. Impossible d'échapper à ce dilemne. Le tout est de savoir laquelle des deux alternatives doit être choisie dans un cas donné.

Voici une façade entièrement rongée. Pas un profil qui soit encore reconnaissable, pas un ornement qui soit demeuré intact. Les grandes lignes de la composition ont même disparu. De l'architecture primitive, il ne reste en somme que des murs lépreux, percés d'ouvertures. C'est un ensemble pittoresque, de couleurs chaudes, qui plaira au peintre et au profane sentimental, mais qui ne trouve plus grâce devant les exigences d'une administration soucieuse de bon ordre et de propreté. Il faut agir. Pas question de mettre des morceaux neufs à un vieil habit. Il faut refaire tout le vêtement. Prenons-en donc notre parti. Choisissons des matériaux résistants, de couleur agréable, sans nous laisser trop guider par le ton de l'ancienne pierre. Composons une nouvelle façade qui aura nécessairement les mêmes dimensions, les mêmes baies que la précédente, mais qui pourra sans inconvénient présenter une autre ordonnance. Ne cherchons pas à reconstituer une architecture dont nous ne pouvons connaître les détails. Renonçons au pastiche et travaillons en toute liberté. Nous aurons respecté le monument en le conservant à l'état demi-ruiné aussi longtemps que possible, en gardant l'image de son aspect délabré. Nous continuerons à le respecter en ne l'habillant pas d'un déguisement suranné, mais en lui donnant un costume à la mode du jour. Au lieu de faire du neuf qui chercherait à avoir l'air d'être vieux, nous ferons du neuf qui aura l'air neuf. Et ce sera tant pis pour les archéologues.

Mais le problème se pose parfois d'une façon différente. Tous les monuments n'en sont pas arrivés à cet état de délabrement complet. Souvent les grandes lignes de l'ordonnance restent visibles; certains détails sont mieux conservés que d'autres; on peut au besoin, par analogie, reconstituer les profils disparus. Allons-nous détruire les parties en bon état, pour remettre tout le vêtement à neuf, comme dans le cas précédent. On crierait à bon droit au vandalisme! Devons-nous reconstituer les parties dégradées en imitant celles qui ont mieux résisté aux injures du temps, pour être respectueux? Ou bien devons-nous, au contraire, remplacer librement les pierres endommagées en ne touchant pas les autres, pour être sincères? Le cas paraît embarrassant pour quiconque veut rester fidèle à des principes rigoureux. Un seul sentiment doit nous guider, le désir de conserver à l'édifice son aspect ancien. En règle générale, nous ne ferons rien de neuf; nous nous bornerons à nettoyer avec délicatesse les pierres qui s'effritent, mais ici et là il faudra faire une concession à l'opportunisme, remplacer une pierre, retailler un profil. Nous exécuterons ces travaux en prenant soin de ne pas faire de ces additions la dominante de l'ensemble. En agissant ainsi, nous donnerons à l'édifice un vêtement quelque peu bariolé, une tenue plus ou moins correcte — le temps se chargera d'ailleurs d'unifier ces différences — mais nous lui laisserons l'aspect d'un monument qui a un certain âge et qui, par conséquent, même après avoir été restauré, conservera ses rides et ses cassures.

(A suivre.) *Camille Martin.*

CHRONIQUE SUISSE

Berne. Décoration de la salle du Conseil des Etats.

On se souvient qu'il y a un certain nombre d'années la Confédération avait chargé le peintre Welti de la décoration murale de la salle du Conseil des Etats. Les cartons de l'artiste défunt figuraient cet automne à l'exposition des beaux-arts de Neuchâtel; ils représentent une landsgemeinde d'il y a cinquante ans. Cette œuvre est aujourd'hui sur le point d'être exécutée. Les cartons sont arrivés à Berne il y a quelques jours et ont été examinés par une conférence de personnages officiels ou compétents. Après la mort de Welti, l'œuvre a été continuée par son collaborateur, le peintre Balmer. La conférence a décidé de charger M. Balmer de l'exécution de l'œuvre qui ornera la paroi de la salle faisant face au fauteuil présidentiel. Les panneaux de bois qui couvrent le mur seront provisoirement enlevés, pour être plus tard replacés et mis en harmonie avec le tableau.

Chillon. Association pro Chillone.

L'assemblée générale de l'association a eu lieu le samedi 12 juillet au Château de Chillon. Le Département des travaux publics a soumis au comité une question importante, suggérée par M. Ernest Burnat, architecte, concernant les abords; celle du prolongement, du côté de Grandchamp, de la jetée amorcée au levant du château. Vu les avantages du projet, le comité a décidé d'en subventionner l'exécution jusqu'à Grandchamp, mais jusqu'au raccordement avec l'ancienne route. Une entreprise essentielle, celle des maquettes du château aux différentes époques — un travail considérable et d'une utilité directe pour la restauration proprement dite — a été commencée. En 1912 on a établi les maquettes du rocher seul, avant toute construction, puis celles des différentes périodes antérieures à 1250, enfin celle de l'état du château à la fin du XIIIe siècle. La confection de ces maquettes a amené à compléter par quelques fouilles et des sondages beaucoup de points omis au cours de l'exploration archéologique de l'édifice.